

PIEGES DU SENS, DYNAMIQUE DES STRUCTURES

LE PROJET D'UNE SEMANTIQUE HISTORIQUE CHEZ NIKLAS LUHMANN.

1. Corpus et programme

Dans l'œuvre de Niklas Luhmann les quatre volumes intitulés *Gesellschaftsstruktur und Semantik* et dont la publication s'étale sur une décade et demi (1980-1995)¹, représentent l'apport le moins discuté de la sociologie luhmannienne. Perçue à raison comme principalement vouée à l'élaboration théorique et abstraite d'une sociologie générale, l'œuvre héberge mal cette production parallèle et comme dérivée, dont les problématiques sont essentiellement diachroniques. Les études de sémantique sociologique sont en effet tournées vers l'histoire. Un spécialiste français de Luhmann les a comparées aux travaux d'un Foucault sur les "discours" déterminant les représentations d'âges historiques marquants². Ces discours devaient, pour être lus par nous autres contemporains dans leur efficace historique³, être dégagées des intentions qui les recouvrent, par une archéologie des mœurs, des représentations du monde et de l'épistémè dans lesquels ils prennent corps. Si l'objet des études luhmanniennes est en somme assez similaire à celui de l'archéologie foucauldienne, il n'est cependant pas construit de la même manière ni approché par des méthodes comparables.

Nous nous proposons de donner une idée du projet luhmannien d'une sémantique historique. Pour cela, nous tenterons en un premier temps une reformulation de son programme, pour ensuite la montrer à l'œuvre en rendant un compte détaillé des études les plus récentes.

Précisons d'abord les contours du corpus théorique auquel nous nous intéressons. Le premier volume paru en 1980 contient cinq études, dont la première a une valeur théorique et programmatique particulière. En effet, c'est là que Luhmann développe sa conception du lien entre sémantique historique et évolution sociale. L'étude impressionne par sa brillante complexité qui jongle avec un arsenal conceptuel des plus sophistiqué alliant la nouvelle théorie de l'évolution à la théorie systémiste de la différenciation sociale. Nous nous y rapportons pour exposer le projet luhmannien. Les quatre autres, comme la plupart des études, s'intéressent aux constructions conceptuelles qui émergent au début des temps modernes. Dans leur ensemble, ces constructions ont la particularité d'être corrosives des représentations prémodernes, tout en étant elles-mêmes très vite attaquées par celles qui au début du 19^e siècle marqueront les crises sémantiques d'où sortira une nouvelle figure de la modernité. Les processus d'invalidation et de relèvement de ces figures les unes par les autres se laissent ainsi illustrer au mieux dans les variations qui touchent le sens des mots, des notions, des arguments, des conceptions courantes ou savantes dont use la communication sociale pour sauvegarder sa cohérence.

Si historiquement les études se concentrent sur ce que Foucault appelle l'âge classique, thématiquement, la palette est variée. Un premier volet s'intéresse aux transformations de la communication au sein des classes supérieures d'Ancien Régime, en particulier aux transformations de la relation intime⁴. Le travail sur ce thème a pris chez Luhmann une ampleur importante. Il a donné lieu à la publication séparée sous forme

¹ Le titre complet est *Gesellschaftsstruktur und Semantik: Studien zur Wissenssoziologie der modernen Gesellschaft* (Structure sociale et sémantique: Etudes de sociologie du savoir de la société moderne). Les quatre volumes sont parus successivement en 1980, 1981, 1989 et 1995 aux éditions Suhrkamp à Francfort.

² P. Guibentif, dans *Niklas Luhmann observateur du droit*, ouvrage dirigé par A.-J. Arnaud et P. Guibentif, Paris 1993 (LGDJ), p. 223.

³ L'efficace de ces discours tant des uns sur les autres que de leur ensemble sur les nôtres propres. Dans le "rapport d'interaction historique" (wirkungsgeschichtlicher Zusammenhang) gadamerien sont inclus à la fois les discours historiques donnés et le discours actuel qui provisoirement les surplombe.

⁴ Les perspectives historiques sont poussées au-delà de cette époque dans l'étude, marquante, sur l'évolution de l'individualité: *Individuum, Individualität, Individualismus* du troisième volume (p. 149-259).

d'ouvrage d'une étude destinée à l'origine à faire partie d'un volume de *Gesellschaftsstruktur*. Il s'agit de *Liebe als Passion* – le seul ouvrage de Luhmann traduit en français à ce jour⁵. Un deuxième volet s'intéresse à la manière dont des transformations sémantiques se font, à l'âge classique, le long de "substitutions théoriques" (Theoriesubstitution) dans l'anthropologie, la téléologie, la pédagogie, la conception de la temporalité – assurant une certaine compatibilité, provisoire, avec les présupposés religieux, tout en annonçant des nouveautés radicales. Le droit et l'État ne sont pas absents du corpus: une étude du second volume⁶ traite de l'émergence des droits subjectifs à l'âge charnière de la première modernité; deux autres du troisième traitent respectivement de la construction des figures de la propriétés⁷ et de la raison d'État⁸ à la même époque; une dernière du quatrième volume esquisse un tableau des "Métamorphoses de l'État" sur lequel nous nous attarderons plus loin⁹.

2. Archéologie du savoir et sémantique historique

On pourrait présenter la sémantique historique luhmannienne en partant de son analogie avec l'entreprise archéologique de Foucault. Une présentation foucauldienne verrait dans les études sémantiques de Luhmann l'investigation de représentations, de notions, d'institutions, de sentiments, de procédés, de réalités sociales (amour, nature, culture, État, condition...), qui font sens et qui, en étant compris sans détour dans la communication sociale, masquent ce qu'ils veulent dire vraiment. L'enquête sur une sémantique qui a déterminé la vision d'un champ de la communication durant une période historique équivaudrait à une archéologie du sens latent projeté dans cette vision. Or, la signification des représentations sociales historiques et leur fonction dans la communication sont mises en rapport, chez Luhmann, avec la structure de la société dans laquelle elles circulent. C'est cette structure qui en donne la compréhension la plus prégnante. Il n'y a pas de sens latent qui préoriente les représentations, mais une dynamique de structuration de la société qui pèse, dans un processus d'évolution ouvert et non déterminable de manière univoque, sur les sélections sociales du sens. Dans l'ensemble, Luhmann veut montrer que représentations et structure sociale (segmentaire, stratificatoire, fonctionnellement différenciée) évoluent parallèlement. La co-évolution sémantico-structurale est la thèse centrale de sa sémantique.

Par contre, Foucault ne connaît pas une telle corrélation des transformations représentationnelles et sociostructurelles. Son archéologie a pour tâche de sonder, dégager et reconstituer les "gestes" qui sont au fondement des basculements sémantiques eux-mêmes¹⁰. L'herméneutique foucauldienne fonde ces gestes dans une "physique" universelle du pouvoir et de la domination. Derrière toutes les transitions sémantiques de l'âge classique il y a, pour lui, une impulsion fondamentale de maîtrise, de discipline et d'assujettissement qui les explique. C'est elle qui configure l'espace social et lui assigne ses frontières. Elle discrimine ce qu'il peut inclure en soi et ce qu'il doit exclure de soi. En termes luhmanniens, c'est elle qui détermine quelles sont les communications qui sont possibles en lui.

⁵ L'amour comme passion, Paris 1990 (Aubier).

⁶ "Subjektive Rechte: Zum Umbau des Rechtsbewußtseins für die moderne Gesellschaft" (Droits subjectifs: la transformation de la conscience juridique pour la société moderne), II, p. 45-104.

⁷ "Am Anfang war kein Unrecht" (Au commencement, nulle injustice), III, p. 11-64.

⁸ "Staat und Staatsräson im Übergang von traditionaler Herrschaft zu moderner Politik" (État et raison d'État dans la transition de la domination traditionnelle à la politique moderne), III, p. 65-148.

⁹ Toutes les études ne se laissent pas attribuer sans détour à l'un de ces trois volets. Notre classification ne se veut pas exacte et n'est destinée qu'à donner une idée des thématiques expresses des différentes études. Comme nous le verrons, le point de convergence réel de l'ensemble des études est la problématique épistémologique (wissenssoziologisch) des basculements sémantiques qui touchent, les uns après les autres, les constituants des représentations, des institutions et des vécus de la constellation sociologique éminente qu'est la première modernité.

¹⁰ Foucault, Michel, Histoire de la folie à l'âge classique, Paris 1972 (Gallimard), p. 120ss.

Le projet luhmannien se distingue fondamentalement d'une telle visée. Luhmann ne cherche pas à démasquer les "véritables" impulsions latentes qui commandent le déclin ou la montée de discours dominants.

D'une part, il a, dès ses premières publications, pris ses distances par rapport à une telle pratique de la sociologie critique du soupçon. Il l'a fait en esquisant une théorie de la "latence" telle qu'elle est projetée dans cette sociologie. L'élucidation de la manière dont une telle sociologie observe ses objets, des présuppositions incluses dans les schématismes de sa critique conduit à une remise en question radicale de sa portée. En effet, la sociologie critique oriente ses descriptions sociologiques sur des déterminants qui, pour elle, puisent leur efficacité dans leur latence¹¹. Luhmann a montré comment la latence n'est rien d'autre que la densité présuppositionnelle de toute observation du monde; qu'aucune observation ne pouvait se passer d'une telle présupposition latente; enfin, comment une fois "découverte", cette latence devenait incapable de donner à voir ou à comprendre l'horizon de sens sur lequel elle ouvrait. Cela ne fait donc aucun sens de lui supposer une intention intéressée ou maligne, toute manipulation de la latence devant être inconsciente de son être-tel. Cette théorie ruine, à sa base, toute prétention à la validité des démystifications "critiques" en sciences humaines.

D'autre part, les transformations sémantiques et sociostructurelles s'expliquent, dans le cadre théorique luhmannien, sans recours à la mythification de forces, d'intérêts ou de mécanismes latents qui dirigeraient l'évolution. De telles explications sont, pour Luhmann, trop massives et trop peu complexes par rapport aux phénomènes qu'elles tentent d'élucider. Il leur préfère une vision de l'évolution sociale qui emprunte à la nouvelle théorie de l'évolution ses conceptions les plus élaborées. Dans ce nouveau cadre, tout déterminisme latent, cryptointentionnel ou téléologique à son insu disparaît. Il fait place à une description qui n'emprunte plus ses déterminants à des macrostructures qui transcendent les phénomènes en question. La nouvelle théorie a une variété interne, dans le sens où elle peut embrasser des déterminants multiples (structurels, conjoncturels, contingents, aléatoires...) et peut cerner leurs impacts de manière différenciée. L'évolution est vue par Luhmann comme le résultat de processus de variation, de sélection et de stabilisation, s'enchaînant l'un à l'autre sans que leur advenir, leur conjonction ni leurs résultats ne soient déterminables à l'avance. L'évolution sociale n'est pas un mécanisme nécessaire ou inéluctable inscrit dans des lois strictes qui mènent la société vers des réalisations de plus en plus élevées de son autonomie et sa réflexivité. Elle présuppose, au contraire, des conjonctions hautement improbables, risquées et réversibles qui ne peuvent être identifiées à l'avance et dans l'enchaînement desquelles peuvent s'insérer des bifurcations inattendues.

Une telle vision évolutionniste suppose d'abord que la communication sociale soit capable d'une certaine mesure de négation pour pouvoir varier ses options de manière à susciter un balancement déséquilibrant et générateur de nouvelles formes de communication. Il faut ensuite qu'elle soit capable de sélectionner, parmi ces formes, certaines autour desquelles puissent se reformer des types plus complexes d'agencements communicationnels. La sélection n'est pas un automatisme et les bifurcations qu'elle entraîne ne sont pas garanties. Pour que l'évolution prenne corps, il faut enfin supposer la communication capable de se stabiliser et de reformer sa cohérence à un niveau vers lequel la variation et la sélection décrites la promeuvent.

3. Différenciation fonctionnelle et transformation sémantique: la thèse de la co-évolution

Dans ces conditions, comment reconstituer les évolutions qui de fait ont eu lieu dans les sociétés occidentales entre leur première modernité et leur modernité tardive? En s'interdisant tout "modèle de phases" (Phasenmodell)¹² déterministe (comme ceux de Comte ou de Marx) et toute herméneutique historique qu'elle soit philosophique (comme chez Foucault) ou psychosociale (comme chez Simmel ou

¹¹ Voir à ce sujet l'article de Luhmann "Soziologische Aufklärung" dans le premier volume du recueil du même titre p. 66-91, ainsi que notre "Phénoménologie et droit chez Niklas Luhmann: De la déphénoménologisation de la sociologie à la dépolémisation du droit", in *Archives de Philosophie du Droit*, Tome 39, année 1995, Paris 1995 (Daloz), p. 335-377, en particulier p. 338ss.

¹² Ou si l'on veut tout schématisme d'évolution ascendante par stades.

Elias); en optant pour un évolutionnisme complexe, Luhmann va privilégier une approche à double foyer: d'une part, une référence constante au processus le plus robuste et le moins questionnable de l'évolution à l'époque envisagée, à savoir celui de la différenciation fonctionnelle; d'autre part, une analyse de toutes les variations observables des sémantiques en jeu pour essayer d'identifier leurs crises, de retracer la sélection des variantes les plus adéquates au processus basal indiqué, ainsi que de reconstituer leur stabilisation le long de lignes de force qui se prolongent vers des états encore plus complexes de notre modernité.

Luhmann montre, en effet, et à chaque fois que les transformations sémantiques en jeu peuvent être saisies sous cet angle, comment l'évolution de la société et celle de ses représentations connaissent une complexification spécifique à partir du moment où la première s'engage dans les processus de différenciation fonctionnelle autonomisant chacune de ses fonctions autour d'un sous-système clos et autorécurif (que sont respectivement les sous-systèmes politique, juridique, économique, scientifique, religieux, éducatif, familial, médical...). Cette différenciation constitue une césure, une mutation capitale dans la vie de nos sociétés. Avec elle l'évolution devient perceptible pour elle-même et influe sur son propre événement. La perception de l'évolution dans l'évolution affecte celle-ci de manière déterminante. Ainsi nos sociétés fonctionnellement différenciées sont renforcées dans leur différenciation et dans la mutation de leurs sémantiques par la conscience qu'elles prennent d'elles-mêmes d'être en évolution: la représentation de l'évolution est un catalyseur, un intensificateur et un inflecteur de celle-ci.

La transition qui s'opère au début des temps modernes d'une société stratifiée vers une société différenciée autour des complexes fonctionnels de l'agir (tels que la politique, le droit, l'économie, la science, la religion, l'éducation, la relation intime, la famille, la médecine,...), se reflète immédiatement dans une sorte d'entrée en crise des sémantiques de la hiérarchie, de la durée et de la finalité naturelles auxquelles était amarrée la première. L'observation de ces phases critiques où une sémantique commence à se détacher de ses référents, à perdre en substance et en plausibilité pour ne survivre, pendant un temps encore, qu'à l'état de résidu nominal ou rhétorique sans pouvoir de mobilisation; telle est la première démarche du projet luhmannien. Celui-ci se meut à travers des masses de textes dans lesquels l'époque témoigne de ses propres tâtonnements. Ces textes permettent l'observation corrélatrice des sémantiques montantes, de leurs hésitations entre les créneaux laissés ouverts par la distension des sémantiques en déclin et les échappées disruptives vers des cadres encore vierges. Jusque-là le projet sémantique a l'allure classique d'une *Begriffsgechichte* de la modernité - où des trésors d'érudition et d'acribie ont été dépensés depuis deux siècles¹³. Or, Luhmann, même s'il s'impose une rigueur méthodologique raisonnable, ne veut pas faire œuvre d'historien - ni de philosophe - de la modernité¹⁴. Son propos est de livrer la documentation sémantique nécessaire pour élaborer le pan diachronique d'une théorie de la société qui décrit celle-ci dans son émergence à la différenciation fonctionnelle.

L'originalité du travail luhmannien ne se limite cependant pas au couplage d'une sémantique historique à une optique sociologique. Elle est plus profonde et c'est ce passage au-delà des frontières conceptuelles classiques de l'une et de l'autre qui fait la difficulté de l'ouvrage. En effet, tant l'originalité que la difficulté – que l'intérêt, ajouterions nous – des études de sémantique historiques résident dans la mobilisation par Luhmann d'outils théoriques très sophistiqués et d'impact novateur sur les contextes en question. Nous avons évoqué plus haut le recours à la nouvelle théorie de l'évolution comme cadre d'interprétation de tous les schématismes de transformations tant sémantiques que sociologiques. Dans le texte luhmannien, les renvois et les applications de cette théorie se font de manière parfois allusive ou très compacte qui

¹³ Nous pensons bien sûr aux grandes œuvres produites par la science historique allemande au 19^e s., mais aussi à ses modèles plus récents que représentent le *Historisches Wörterbuch der Philosophie* (edd. Ritter, Joachim et Gründer, Karlfried, Basel 1971-) ou les *Geschichtliche Grundbegriffe: Historisches Lexikon zur politisch sozialen Sprache in Deutschland*, edd. Brunner, O., Conze, W., Koselleck, R., Stuttgart 1972. L'un et l'autre, mais surtout le second, sont des sources privilégiées de Luhmann. Ceci dit, il nous faut souligner que Luhmann ne s'est pas reposé sur la littérature secondaire (en histoire ou histoire des idées), mais qu'il a entrepris des études assez étendus des sources primaires, majoritairement françaises, où il a glané des illustrations parfois très prégnantes des lignes d'évolution qu'il trace. Ajoutons que par un souci méthodologique assez pertinent, Luhmann a écarté l'option d'une concentration sur les auteurs ou les œuvres majeurs pour ne pas risquer de succomber à d'insidieuses généralisations auxquelles ce type d'œuvre tend à inviter. Cela a certes le désavantage de placer la masse littéraire des auteurs et des textes mineurs sur un plan unique où des différenciations auraient nécessité une érudition qui dépasse les capacités d'un savant isolé.

¹⁴ Sur la démarche luhmannienne et ses sources, voir la note précédente.

présuppose une familiarité avec cette théorie que tout lecteur ne possède pas. Encore plus exigeant se révèle l'usage des logiques opératives ou paradoxologiques. Ainsi, là où l'historien ne verra qu'hésitation, flottement ou contradiction, Luhmann verra des figures paradoxologiques d'autoréférence, d'attribution interne ou externe, de position ou de fondation tautologique... qui sont bien plus complexes.

Luhmann est cependant conscient de la nouveauté de sa démarche et l'étude qui introduit au premier volume du recueil se lit d'ailleurs comme un programme de rénovation de la sociologie de la science. La sémantique historique telle qu'elle est projetée ici renverse la problématique classique de cette sociologie – telle qu'elle a été esquissée par Mannheim – et propose d'établir un lien de conditionnement non plus entre groupes sociaux, intérêts et figures de la science, mais entre structure sociale et savoir reçu. Pour établir ce lien entre ce qui est pensable, crédible ou dicible d'une part et le type de structuration sociale de l'autre, Luhmann a recours à une variété de techniques théoriques. Le théorème de la corrélation ou de la coévolution sémantico-sociostructurale est d'autant plus important qu'une forme de structuration sociale, à savoir la différenciation fonctionnelle, canalise la variation sémantique vers des figures tout à fait spécifiques. Sous ce régime de différenciation, la communication est à la fois potentialisée et dépotentialisée, dans le sens où elle s'ouvre à des virtualités impensables jusque-là tout en étant incitée, pour cela, à créer une haute compatibilité entre ses canaux par le biais de standardisations et de modélisations contraignantes.

4. Illustration: Les dernières études

Pour faire comprendre ce projet original d'une sémantique historique qui s'effectue comme sociologie du savoir sur le fondement d'une analytique de la structure ou de la différenciation sociales, nous nous proposons de présenter et de discuter les études les plus récentes du programme, à savoir celles qui ont été réunies et publiées dans le quatrième et dernier volume.

4.1 Sémantique de la nature

Ce volume s'ouvre sur une étude de l'évolution de la sémantique de la nature dans les temps modernes. L'étude s'intéresse à la fonction sociale des différents concepts de nature élaborés autour de cette période. Le constat de Luhmann est que les différentes sémantiques de la nature ont servi à alimenter en arguments des évolutions sociales. Il s'agit donc d'élucider la manière dont le discours sur la nature se trouve en rapport avec les conditions structurelles de la société (p. 10).

Luhmann retrace le processus de désintégration du concept aristotélicien de nature qui le fait basculer d'une sémantique de la perfection et de l'ordonnement hiérarchique vers une sémantique qui le scinde en des notions plurielles et conflictuelles. Ainsi, le concept moderne de nature est éclaté entre ses deux dimensions, scientifique-physique d'une part, et romantique-artistique de l'autre. Ce processus, Luhmann le voit comme corrélant avec l'évolution sociostructurale qui fait passer les sociétés européennes de la stratification à la différenciation fonctionnelle. Pour le montrer, Luhmann s'intéresse d'abord aux conditions d'émergence de la notion moderne de nature. Celle-ci apparaît comme le résultat d'un chevauchement, d'une concomitance irréductible de deux visions de la nature, l'une entropique et l'autre nég-entropique. La nature est, en effet, perçue dans la modernité comme à la fois destructrice et créatrice d'ordre. L'ambiguïté est irréductible, car on ne peut faire prévaloir une lecture de la nature sur l'autre.

Pour expliciter les implications d'une telle sémantique, Luhmann a recours à une conceptualité qu'il a incorporée à sa théorie systémiste de la société: il s'agit de la cybernétique de second ordre de Heinz von Foerster. Lue à travers cette grille, la coïncidence de tendances contraires est une "paradoxie" qui, typiquement, rend caduc tout essai de penser ici la nature comme organisée selon des dualités hiérarchiques, dans lesquelles le moins parfait se subordonne au plus parfait et demeure ainsi dans son unité. Pour Luhmann, le passage à une représentation paradoxique et non unitaire de la nature témoigne d'une transformation des "conditions de disponibilité sémantique" (p. 21) de la société. Ne disposant plus de sémantiques de l'ordre univoque et de la hiérarchie unificatrice, la société évolue vers des sémantiques de l'asymétrie, de la croissance indéfinie et d'une volonté de maîtrise systématique: ce sont celles de

l'énergie, du travail ou de la technique. Or, ces sémantiques (et particulièrement la dernière) sont problématiques dans la mesure où elles sont incapables de rendre compte de la complexité que la nouvelle notion paradoxique héberge. En effet, la technique¹⁵ est paradigmatique de ce que la théorie cybernétique appelle des "couplages stricts" - disons pour faire court, mécanistes. L'artificialisation de la nature, induite dans sa nouvelle sémantique, - occulte les "couplages lâches" (loose couplings), caractéristiques des enchevêtrements complexes non univoques qui s'imposent aux perceptions modernes tardives tant de la nature que de la société.

Luhmann explique la "paradoxie" de la nature ainsi que sa contemporanéité avec la différenciation fonctionnelle de la société où elle émerge par le fait que dans une société ainsi différenciée¹⁶, il n'y a plus d'observateur privilégié. Il n'y a plus de points de vue qui permettent de saisir des entités qui surplombent et orientent la communication à la manière de fins ou d'essences inhérentes à l'agir et à ses objets – tels les points de vue sur le beau, le bon, le juste, le vrai entendus comme des perfections ou des accomplissements des genres d'être en question. Il n'y a plus que des manières d'observer qui, fondamentalement, sont réflexives, s'appliquent à elles-mêmes et du coup deviennent paradoxales, empêchant l'illusion d'une observation dernière qui verrait le monde et elle-même, le monde et son envers. Nos sociétés sont structurellement "perplexes", dans la mesure où "tout progrès du savoir entraîne une explosion du non-savoir correspondant", toute montée dans la réflexivité, le dérobement renouvelé de perspectives qui puissent être décisives. L'observateur de l'entropie est lui-même entropique. La situation fondamentale de sociétés qui n'arrivent plus à se concevoir dans leur hypercomplexité est ainsi caractérisée par l'impossibilité de parier ni sur le savoir (comme forme fiable de l'orientation dans le monde), ni sur le consensus (comme capacité de persuasion mutuelle). Le sol se dérobe sous les pieds d'observateurs hétérotopiques et Luhmann recommande laconiquement ce qu'il appelle des "ententes provisoires" ou une confiance limitée dans la "changeabilité des choses".

L'exemple de la notion de nature, par ailleurs, ne fait que confirmer l'importance d'une époque historique particulière, le 17^e et 18^e siècles, comme étant celle où ont lieu les grandes mutations sémantiques de la modernité européenne. C'est à partir de là que se déploie, dans toute sa force, la dynamique de différenciation fonctionnelle fondatrice des modes communicationnels qui sont les nôtres. La césure constituée par l'âge classique est marquée par l'émergence des perspectives comparatistes et historicistes. Elle inaugure dans la plupart des domaines (opinion publique, constitution, idéologie), le passage d'une "observation de premier ordre" à une "observation de deuxième ordre": l'intention du sens ne va plus droit devant elle (*intentio prima*), mais retourne sur elle-même et se reconnaît comme une intention parmi d'autres, n'ayant aucun privilège de légitimité *a priori*. La disponibilité d'une connaissance de l'Autre permet un renversement des perspectives et une perception de soi avec les yeux de l'autre (comment peut-on être persan?). C'est l'avènement du concept de culture¹⁷ cette fois-ci qui illustre cette évolution: d'un concept hiérarchique présupposant un plerôme ordonné de valeurs centré autour d'une représentation de l'homme et de sa perfection (comme dans le concept de *paideia*), nous passons à une compréhension "hétérarchique", sans centre, sans sommet et sans axe ascendant, mettant toutes les cultures au même plan. La sémantique moderne de la culture annonce le développement de ce que Luhmann appelle la *Weltgesellschaft* (société mondiale)¹⁸.

4.2 Sémantique de l'Etat

Une autre étude du volume est, elle, caractéristique d'un aspect majeur de la pensée luhmannienne. *Métamorphoses de l'Etat* (101-137) n'est pas seulement intéressante parce que ses incidences sur les débats

¹⁵ Et l'énergie et le travail avec elle, tant qu'ils sont conçus selon son modèle.

¹⁶ C'est-à-dire, répétons-le, une société démembrée et restructurée autour des fonctions majeures de la communication que sont la politique, le droit, l'économie, la science, l'éducation, la religion, la relation intime, la famille...

¹⁷ Luhmann ne prétend pas que le concept n'était pas connu avant le 18^e siècle, mais bien qu'il n'avait pas encore acquis l'autonomie et la solidité substantivisante qui sont depuis les siennes. A l'instar d'autres concepts centraux de la modernité l'usage classique de *cultura* demandait en régime un complément de nom (à l'instar de *societas (vita)*, *status (optimum)*, *industria (cultorum)*...).

¹⁸ Nous reviendrons sur cet aspect à la fin de notre article.

contemporains autour de la politique, de l'Etat et de l'Etat-providence en particulier sont immédiates, mais parce qu'elle est paradigmatique de la critique constante par Luhmann de ce que nous pourrions appeler la pensée "axiologiste". L'"axiologisme" serait, dans ce sens, une disposition théorique et sémantique fondamentale, porteuse des stratégies de légitimation qui occupent aujourd'hui l'ensemble de nos ordres sociaux et normatifs. Elle est caractérisée par la profession de valeurs et l'orientation de l'action sur elles. Ces valeurs font fonction d'unités robustes de sens possédant un pouvoir motivant caractéristique. Leur fermeté dans la détermination de la réflexion et de l'agir se reflète dans des vécus denses qui, pour Luhmann, bloquent souvent tant l'entreprise théorique que la recherche d'alternatives autour de leurs objets¹⁹.

La critique de l'axiologisme se concentre ici sur le champ politique et met en œuvre, comme de règle chez Luhmann, les instruments théoriques divers qu'elle unifie autour de ce qu'on pourrait appeler un systémisme paradoxologique²⁰. Dans les termes de ce systémisme, la politique est la fonction sociale qui a spécifiquement la tâche de produire des décisions collectives obligatoires, dans un contexte communicationnel irréductiblement ambigu²¹. Luhmann nous rappelle ici le concept de "communication" (*Kommunikation*) qui est au fondement de sa théorie du social: communiquer est une opération qui s'articule autour de trois dimensions qui sont l'information (Information), la communication (Mitteilung) et la compréhension (Verstehen). La politique est précisément piégée par un paradoxe sans issue qui mine sa forme spécifique de communication et lui interdit l'unification des dimensions "constative" et "performative" de son "texte". En effet, la politique ne peut faire "coller" son "information" à sa "communication": elle ne peut échapper à la nécessité d'instrumentaliser le sens (de son discours) au service (de la prise) du pouvoir. Elle tente de résoudre sa "paradoxe" en se différenciant en système spécifique de la décision collective obligatoire d'une part et en se sous-différenciant en sous-systèmes dont l'un serait l'Etat et l'autre les partis²².

Tels quels, ces énoncés sont obscurs. Nous tenterons de les expliciter. En un premier temps, nous adhérons à l'argumentation luhmannienne, pour dégager ensuite une perspective générale sur la problématique des sémantiques paradoxales de la modernité. Dans cette perspective, ces sémantiques se révéleront dans leur solidarité et leur enracinement dans un même mouvement de clôture de la communication sur elle-même.

Ce que Luhmann veut dire ici sur la transformation de la politique à l'âge moderne, au fond c'est que celle-ci est piégée par sa propre situation structurelle de système-adresse de toutes les revendications sociales et d'instance dernière de management des risques globaux. En étudiant la nature des risques dans nos sociétés, Luhmann met en évidence leur caractère spontané, endémique et autogénérateur. Toute intervention dans le cours des systèmes, toute action est risquée à cause des effets latéraux qu'elle génère et qu'elle ne peut ni complètement prévoir ni maîtriser. De par la structure même des sociétés actuelles -

¹⁹ Cette critique se situe dans la continuité des efforts de Luhmann pour penser le système politique et sa différenciation dans nos sociétés modernes. Ils imprègnent la première période de théorisation luhmannienne, avec des oeuvres comme *Grundrechte als Institution* (Les droits fondamentaux comme institution, 1964) dont certains accents anti-axiologistes ainsi qu'un certain mordant se retrouvent dans l'étude que nous commentons.

²⁰ Qui sont, en sus de la cybernétique de second ordre, la logique opérative transvalidante de Gotthard Günther (maniant la récurrence de l'opération logique en elle-même), la logique de la forme de G. Spencer Brown (réfléchissant le niveau inaugural de la distinction qui crée tant l'identité que la différence), les théories de la déconstruction textuelle de J. Derrida et P. de Man (qui ramènent tout sens à la "différance" sémiologique qui le constitue). Toutes ces théories ont en commun de se situer sur un terrain logique post-aristotélicien (d'ignorer donc des principes comme celui de l'identité, de la non-contradiction et du tiers-exclu) et de tenter de penser la "paradoxe" en élargissant l'amplitude de leur discours théorique jusqu'à englober les valeurs qui dépassent ou "transvalident" les deux valeurs exclusives traditionnelles du vrai et du faux.

²¹ Le systémisme parsonien définissait déjà la politique par cette référence aux "collectively binding decisions". Parsons cependant n'a pas envisagé d'explicitier la fonction politique, dans ses configurations modernes, à partir du caractère paradoxal de la "communication" dans laquelle elle s'insère – comme le fait Luhmann ici.

²² Luhmann ne mentionne pas ici une troisième région de la différenciation du politique qu'est l'administration. Sa théorie, telle qu'elle est exposée dans les écrits de la période de son premier systémisme, prévoit une tripartition (administration, partis, public) avec des interactions spécifiques aux frontières de chacune des parties avec l'autre (cf. Dammann, Japp, Grunow, edd., *Die Verwaltung des politischen Systems*, Opladen 1994 et notre compte-rendu de cet ouvrage paru dans *Droit et Société*, 40 /1998.).

comme entités fonctionnellement différenciées - tant la prévention que le contrôle du risque sont illusoire. En effet, tant la prévision que le contrôle sont eux-mêmes complexes et génèrent de nouveaux risques. La politique "se consume" dès lors "dans la correction des conséquences de ses propres intentions" (113)²³. C'est un aspect de ce que Luhmann entend par la discrépance entre la dimension informative et la dimension performative du "texte" politique. La déconstruction de ce texte se fait le long du clivage entre les finalités mélioratives déclarées et reconnues de la politique d'une part, et son impossibilité à être effectivement et efficacement le centre de leur gestion, de l'autre. Pour cela, elle aurait dû assumer une prééminence hiérarchique par rapport aux autres sous-systèmes sociaux. Ce retour à une politique prémoderne est exclu par la dynamique même de la différenciation fonctionnelle. En effet, celle-ci ne peut produire les virtualités sociales qu'elle produit qu'en laissant à chaque sous-système toute latitude de déployer ses dynamiques autodirectionnelles (eigensinnig), sans prise en compte hétéronomique de ses environnements²⁴.

La communication politique se fait ainsi dans l'Etat social des sociétés modernes sous le signe d'une "paradoxe" irrémédiable. Elle oppose l'"information" ou la dimension "constative" du "texte" politique, qui est celle de la bonne volonté (d'aménager au mieux les conditions de vie de la société) et qui présuppose la méliorabilité des conditions sociales, d'une part; à sa "communication" (Mitteilung), qui représente les processus de décision concrète des bureaucraties d'Etats (cabinets ministériels, instances de planification, secrétariats d'Etat...), dans lesquels la première "information" est "sabotée" (114). Or, et c'est là la pointe de la thèse luhmannienne, l'unité du système et de la communication (Kommunikation) politiques n'est maintenue, la contradiction entre ces deux constituants fondamentaux du système n'est surmontée, que grâce à ce que Luhmann appelle la "sémantique des valeurs" (ibid.). La profession axiologiste élabore un toit sous lequel s'unifie à nouveau la politique par la restauration - illusoire - d'une subordination, structurellement impossible, de la société à la politique. La politique déchoit dès lors pour n'être plus que la profession d'un bon vouloir et l'affirmation d'une activité méliorative qui n'oblige à rien, parce qu'elle ne peut fondamentalement obliger. Au bout de tous les projets mélioratifs suscités par l'évolution sociale se trouve une figure de l'avenir et de la société où celle-ci, ayant surmonté les résistances "performatives" à son texte, n'est plus qu'une "société sans classe, aux besoins couverts machinellement... une société de consommateurs finals ayant besoin de protection, une société des consommateurs politiques" (115).

Le sauvetage axiologiste de la politique qui n'exprime au fond qu'une volonté de restauration de la politique dans une unité non-paradoxale, non-complexe et hiérarchique s'allie à un refus de désontologisation des valeurs elles-mêmes qui sont ses objets premiers. En effet, tant le tournant philosophique constitué par la fin de la métaphysique que les changements de paradigmes dans les sciences humaines, exigent une telle désontologisation et une nouvelle lecture des valeurs comme autant de "dérivé[s] de constructions cognitives" (121). Les valeurs telles qu'elles sont construites par une politique axiologiste et traduites en injonctions juridiques normatives, ne correspondent plus à la réalité. Elles constituent des sortes de rémanences sémantiques qui ont des effets d'empêchement sur l'adéquation de la politique et de l'Etat à la différenciation fonctionnelle.

A la problématique des risques s'ajoute celle, bien mieux connue, des conflits interaxiologiques - ou de ce que depuis Weber nous appelons "la guerre des Dieux". Confrontée à son omniscience d'action sur la société²⁵, la politique s'identifie massivement à des valeurs et s'apprête à les normer socialement et juridiquement, sans prévoir ni donner une idée de la manière dont elle entend résoudre des conflits apparaissant entre elles. Quand "la poursuite d'un but en sabote un autre" (127), la politique se retranche dans une "auto-authentification de son projet de réforme" (ibid.). L'Etat et la politique doivent, par contre,

²³ Luhmann parle de "selbstgeschaffene Probleme" (132) de l'Etat social. Cela ne veut pas dire que l'Etat social s'invente des problèmes à la manière d'un malade imaginaire, mais bien que les problèmes se génèrent l'un l'autre par le biais de leurs "solutions".

²⁴ Hétéronomique veut désigner ici une prise en compte qui ne se ferait pas dans les termes mêmes du système concerné et sur la base d'irritations qui proviennent de lui-même. Fondamentalement, le systémisme autopoïétologique ne connaît que des auto-irritations. L'attribution causale de ces irritations à l'un ou l'autre des environnements du système ne modifie en rien le fait que c'est le système lui-même qui se les donne dans son propre langage.

²⁵ Luhmann parle d'un "postulat de l'omniscience" (134).

prendre conscience de la dérive qui livre l'Etat social à sa propre "utopie", c'est-à-dire à l'idée que "l'amélioration constante des conditions mène à un avenir meilleur" (129). En effet, nos sociétés ont cessé d'être des totalités civiles et "personne [en elles] ne croit plus à la *necessitas moralis ad optimum*". Dans ces sociétés, "toute communication est devenue contingente" et "la reproduction des systèmes exige un continuel louvoisement dans le réseau des préférences et entre les conséquences des solutions qu'elles donnent à leurs problèmes" (ibid.). L'utopie politique trompe et aggrave la "paradoxie" de la politique en donnant précisément l'illusion de l'avoir surmontée et réglée. Or, tout homme clairvoyant peut aisément constater que l'essentiel des institutions, des dispositifs normatifs de l'Etat ne peuvent plus se légitimer à partir d'eux-mêmes et que "l'esprit les a quittés" (131). La "plus qu'indigente sémantique des valeurs" (131) ne sert qu'à voiler cette réalité. Dès lors s'impose le constat de l'asymétrie qui fait que "la critique de la légitimité" se passe d'une justification de "la légitimité de la critique" (112). "Il lui suffit", en effet, de s'appuyer sur des valeurs" (ibid.).

5. La "paradoxie" de la communication moderne

Ce qui caractérise la politique de nos sociétés relève d'une problématique plus large qui embrasse l'ensemble des fonctions sociales émergées au début des temps modernes. Au fondement des phénomènes d'inadéquation entre sens et structure, nous trouvons une transformation qui touche l'opération générique de la socialité, que Luhmann appelle la communication. En effet, la modernité désigne une mutation des conditions de la communication dans laquelle la communication se clôt sur elle-même. Il n'y a plus moyen, avec la communication, de sortir de la communication. La communication ne renvoie plus qu'à elle-même. Elle devient autoréférentielle et, en ce sens, interminable. Il est impossible d'arriver au bout de la communication à une réalité qui lui est extérieure et subsiste par soi et en dehors d'elle. Toute la réalité est construite par et dans la communication. C'est la communication sociale qui est l'acte et le lieu de la constitution de la réalité.

C'est ce processus de clôture de la génération sociale du sens que la sociologie a jusque-là saisi, au moyen de tout autres critères et par le biais de descriptions beaucoup moins abstraites, sous le titre de modernité. La sociologie classique a omis de thématiser le caractère paradoxal d'une communication sans référent externe et ne pouvait dès lors comprendre les dynamiques de "déparadoxisation" qui s'imposent à elle. Si nous considérons, de plus, que le processus de clôture est corrélatif d'un processus de différenciation (fonctionnelle) de la société, sans lequel la communication sociale serait complètement percluse sous l'impact des paradoxes de sa clôture, nous obtenons ainsi l'ensemble des termes de la théorie luhmannienne de la co-évolution sémantico-structurale de la modernité.

Pour illustrer ces thèses et éclairer celles qui posait le paradoxe dans le "texte" politique lui-même, nous présenterons le cas analogique des transformations de la relation intime dans la première modernité. En étudiant les évolutions qui mènent de l'amour courtois à l'amour passion au seuil des temps modernes, nous nous rendons compte que celui-ci est miné, dès son apparition, par la même "paradoxie" qui mine les autres systèmes sociaux émergents. Cette "paradoxie" et, surtout, la conscience de son existence, ira se renforçant pour culminer enfin dans le roman classique du 18^e siècle. La problématique peut être esquissée de la manière suivante: en différenciant l'amour par rapport à tous ses contextes sociaux et en l'autonomisant par rapport à toutes sortes de considérations étrangères au vécu de la passion dans deux intériorités absolues, la modernité plonge l'amour dans les perplexités de l'autocontradiction. Toute affirmation de l'amour, quelque passionnée qu'elle soit, se contredit dans son acte même, de même que toute dénégation de la contradiction en lui se contredit par la présence jamais annulable, parce qu'inhérente à la structure de la communication elle-même, de l'insincérité ou de la mauvaise foi. Les amants modernes ne peuvent ni se prouver leur amour ni se dispenser de le faire. Leur sincérité est "paradoxique" dans la mesure où la communication est signifiante non seulement parce qu'elle "dit" (son information), mais par la manière de dire et de faire (sa communication au sens de Mitteilung) comprendre ou accroire (sa compréhension). Une communication (au sens de l'opération qui ramasse le faisceau de ces trois dimensions) qui n'a plus aucune référence en dehors d'elle-même – ni sens identique, ni volonté substantielle, ni transcendance divine –, retombe sur elle-même et ne peut plus s'authentifier que communicationnellement. Or, cela c'est le mouvement de fond qui détermine l'émergence des sémantiques inquiètes de la modernité et flanque la différenciation fonctionnelle de la société dans son ensemble.

Que ce soit le droit, la politique, l'économie, l'amour, la religion, ..., partout apparaissent des configurations fondamentales du sens qui témoignent, symptomatiquement pourrait-on dire, de cette invalidation des garanties externes de la communication et la clôture de celle-ci, pour sa fondation et sa légitimation, sur elle-même. Ce mouvement de clôture, qui est une sorte d'enfermement dans l'immanence et la "paradoxie", enclenche le mouvement corrélatif de la différenciation fonctionnelle. La différenciation est l'unique réponse à la mise en situation d'"échec" par le paradoxe. C'est en créant de nouvelles différences et en oscillant d'une terme de ces distinctions à l'autre, en s'élançant d'une opération de communication vers l'autre, que la communication échappe à la paralysie qui la menace quand elle n'a plus devant elle que ses propres opérations. Telle est la dynamique de la modernité: sa stimulation active ne lui vient pas d'un sens de sa propre mission ou de la découverte de nouvelles ressources qui s'ouvrent à son exploitation extensive; sa projection active représente la nécessité d'une continuation de la communication par les moyens mêmes de celle-ci et sans couverture matérielle ou transcendante aucune.

6. Caducité et résistance des sémantiques vetuseuropéennes

D'autres études ou fragments d'études ont un caractère d'essai et sont du coup plus accessibles, moins ardues dans leur diction théorique et leur illustration empirique. Ainsi, le court chapitre intitulé *Jenseits von Barbarei* (Au-delà de la barbarie, pp. 138-150) est fort stimulant et fourmillé de vues qui surprennent, intéressent et se révèlent au-delà du premier effet de stimulation, très pertinentes. Ce que Luhmann fait dans cet essai - qui fut à l'origine une conférence, gardant ainsi un peu de la fraîcheur de l'exposé oral - est une sorte de diagnostic-éclair de nos sociétés actuelles projeté à l'aide d'instruments simplifiés de la théorie des systèmes. La gageure est intéressante dans la mesure où précisément deux effets se trouvent ici conjugués: d'une part, cette volonté de réduction à sa plus grande simplicité de l'outil systémiste, et de l'autre, une description des problématiques majeures de nos sociétés dans laquelle celles-ci demeurent reconnaissables. En effet, la difficulté des textes luhmanniens qui procèdent à la discussion de ces problématiques est le plus souvent celle qu'éprouve le lecteur à retraduire dans le langage sociologique courant ce que Luhmann a déjà transposé dans sa terminologie systémiste. En favorisant une lecture plus intuitive et plus fluide, l'essai en question nous mène cependant très loin dans l'appréciation des enjeux d'une sociologie systémiste. Il dit très simplement ce que Luhmann veut dire, ce que sa théorie, à travers son hyperbolique complexité, nous enseigne sur nos sociétés et la manière dont nous avons à nous prendre pour les comprendre et - pour ceux que ça intéresse - les transformer - à supposer que l'un n'exclut pas l'autre.

L'enseignement de la sociologie luhmannienne semble être prioritairement celui de la désuétude, de la caducité, de l'inadéquation des schématismes classiques de compréhension des faits sociaux. La modernité, au lieu de prendre la mesure de cette inadéquation, n'a fait que reconsolider ces schématismes, sur des bases on ne peut plus fragiles. Et c'est la rémanence des sémantiques liées à ces schématismes, la résistance qu'elles opposent à leur propre invalidation, qui constitue le principal obstacle à la mise en phase de la réalité sociale avec sa construction théorique dans la discipline scientifique correspondante. Comme nous le disions plus haut, la réalité sociale s'effectue à un niveau de complexité bien supérieur à celui de son observation théorique traditionnelle.

L'un des schématismes les plus résistants à la désintégration théorique, alors que la différenciation structurelle de la société l'a depuis fort longtemps complètement dépassé - est celui des couples conceptuels asymétriques (Luhmann suit ici la proposition théorique et terminologique de Reinhart Kosellek). La nomenclature savante recouvre une structure tout à fait familière, à savoir celle qui se trouve en général au fondement de toute hiérarchisation: la position d'un terme qui désigne une excellence, une perfection et qui en tant que tel inaugure une distinction par rapport à un contraire négatif, un contre-concept (*Gegenbegriff*) de valeur opposée. Ainsi, le droit, la justice, la beauté, la rationalité, la culture (ou l'hellénité), la piété (ou judéité, élection...), la citoyenneté, ... posent en même temps qu'ils sont posés leur double négatif que sont le non-droit (*Unrecht*), l'injustice, la laideur, l'irrationnel, la barbarie, la paganité, la servitude, ... La distinction de ces doublets antithétiques est asymétrique dans la mesure où le contre-concept négatif n'est pas un contenu autonome, mais tire son existence du pôle positif. La différence fondamentale de valence des termes est fondée dans le fait que n'a de véritable réalité que la perfection (le pôle ontologiquement plein), alors que la négation est privation qui n'existe que "pour" (l'allemand dirait

plus fortement *umwillen* et l'anglais *for the sake*) son corrélat positif. Ainsi, l'imparfait n'existe que pour révéler le parfait et le rehausser dans sa valeur (le schématisme ici est théodical). Comme nous le décrivions plus haut, cette construction de la réalité paradoxale du monde permet d'en sauver l'unité par le maintien d'un lien entre ses pôles. Elle revient à l'instruction d'une hiérarchie dans chacun des ordres mondains. Cette construction est si pervasive que hiérarchie devient tout simplement synonyme d'ordre et que les deux termes deviennent inséparables.

7. Sémantiques de la culture et mondialisation

L'évolution sociale a cependant si profondément transformé les conditions de plausibilité de ces sémantiques que les schématismes qui les caractérisent se retrouvent sans adhérence aucune aux réalités de la société mondiale actuelle. La délégitimation de toute stratification se prolonge en une délégitimation de toute exclusion, de tout tracé de frontières qui place quelque chose en dehors de l'un quelconque des domaines de la communication sociale. A travers des concepts comparatifs comme celui de culture, tout type de connaissance et d'action sociale se trouve inclus dans un espace de comparaison qui le rend commensurable à tout autre. Le concept de culture a pour fonction de "dupliquer" (*duplicieren*) toute vision ou toute prise de position quelconque par rapport au monde pour en faire, au-delà de ce qu'elle est factuellement, une virtualité parmi d'autres de l'être au monde d'individus ou de groupes donnés. Tout fait social comme fait de culture se dédouble en étant posé comme ce qu'il est d'une part, mais aussi comme un fait d'un genre plus large dont il n'est qu'une variété contingente. Le dédoublement culturel de toutes les facticités sociales interdit finalement la position d'une identité (culturelle) simple, érodant les références tant propres qu'aliènes de la société. La société mondiale c'est précisément l'insertion de cette compréhension hétérarchique de la culture dans la sémantique de l'identité sociale elle-même.

Les "autres" cultures se trouvent observées par une culture (occidentale) qui ne peut plus les exclure, parce qu'elle arrive à "dupliquer", dans la notion même de culture ou de fait culturel, ce qui en elles est différent, étranger, inconciliable. Cette duplication de l'altérité permet de l'observer à deux niveaux, d'une part dans sa factuelité première, et d'autre part comme quelque chose de comparable à ce qui est nôtre. La duplication culturaliste fonctionne comme une stratégie de "contingenciation"²⁶ des points de vue, des perspectives d'observation propres. L'observateur qui se sait tel est un observateur de second degré qui observe un observateur de premier degré qui, lui, se trouve dans un rapport immédiat ou naïf à ses objets, ne réfléchissant pas, dans son observation, sa propre activité observante. L'observateur de second degré s'observe lui-même ou un autre observateur et, connaissant la relativité inéluctable de sa perspective, nécessairement duplique ce qu'il voit en un objet brut dans son altérité primaire d'une part, et un objet second qui n'est qu'un autre exemplaire des faits en tant qu'observés par le premier observateur du point de vue de sa propre "culture". Le second observateur relève du coup d'une culture structurellement incapable d'exclusion ou plus exactement, une culture où vaut un principe d'inclusion universelle²⁷. Dès

²⁶ Rendre contingente une perspective d'observation veut dire la poser comme possible parmi d'autres qui le sont tout autant. La contingence, dans l'acception luhmannienne, est ce qui n'est pas sans alternative. L'"alternativité" (*Alternativlosigkeit*) définit ce que Luhmann appelle l'"onticité" d'une réalité – socialement contruite comme ne pouvant être autre qu'elle n'est. Les sociétés traditionnelles peuvent être comprise, dans ce cadre conceptuel et terminologique, comme des sociétés qui projettent une réalité mondaine sans alternative, dont l'ordre et le sens ne sont pas pensables autrement qu'ils ne le sont. Nous tentons ici de donner une compréhension des problématiques telles que Luhmann les esquisse et dans les termes qui sont les siens.

²⁷ Cela n'empêche pas, pour Luhmann, que l'exclusion existe et de manière si massive qu'elle en donne la nausée. Son ampleur et sa brutalité sont frappantes. Ce qu'il faut questionner, au point de vue luhmannien, c'est l'illusion des idéologies du progrès et de l'émancipation, qui ont la part belle, parce qu'elles continuent à adhérer aux schématismes hiérarchisants ainsi qu'aux stratégies de suspicion de la latence. Incriminer une déficience dans la réalisation de l'égalité et de la justice ainsi que les groupes et les intérêts dominants qui en profitent, n'est plus suffisant. Cette manière de voir est une manière de ne pas voir que le problème est aujourd'hui tout autre et doit être posé dans des termes qui prennent acte du principe structurel de l'inclusion universelle et définitive dans une société mondiale. Le simple refus, direct et immotivé d'inclusion de l'autre sur la base de sa différence, n'est plus possible. L'exclusion massive qui subsiste est ainsi une exclusion d'autant plus radicale et sensible qu'elle a lieu à l'intérieur d'un espace d'inclusion universel. Nous renvoyons ici, pour une appréciation des choix théoriques luhmanniens autour du thème de l'inclusion/exclusion, au chapitre *Jenseits von Barbarei* du 4^e volume de

lors, aucun type de communication ne peut plus être exclu, de même qu'aucun modèle culturel (tant épistémique que pragmatique) ne peut avoir prétention normative exclusive.

Telle est la base de ce que Luhmann appelle - depuis les années 70 déjà - la "société mondiale" (*Weltgesellschaft*²⁸). Celle-ci se trouve de nos jours décrite - et doit l'être - en termes de globalisation des économies, de déclin accéléré du principe de la souveraineté statonationale, d'expansion d'une culture de masse ou d'une culture générationnelle (essentiellement adolescente), de standardisation des modes de production et de consommation, d'impératifs de regroupement et d'intégration régionaux minutieusement institutionnalisés... Cependant pour comprendre cette mondialisation sociétale dans ses fondements, il faut recourir à des descriptions des structures d'observation dans lesquelles elle s'accomplit. C'est là que la théorie luhmannienne de la duplication autorelativisante de l'observation de soi et de l'autre a sa place et sa nécessité. En effet, c'est dans ce contexte, qu'une telle duplication apparaît comme envers d'une exigence d'inclusion de tous, dans leur variété culturelle comprise comme diversité du sentir (*Erleben*) et de l'agir (*Handeln*). C'est par là que la théorie luhmannienne démontre son originalité et ses capacités d'intellection, puisque la sociologie n'est pas encore vraiment capable de donner la théorie de ces phénomènes. L'atrophie ou plutôt la disparition définitive des modèles d'identification traditionnels opérant par la position d'un "nous" dont sont exclus des "autres"²⁹ transforme décisivement les données de base de toute théorie de la société comprise comme un "nous" intégré.

8. La sociologie de la connaissance comme théorie du paradoxe de la construction sociale de toute réalité.

L'accès aux problématiques de sociologie de la connaissance élaborée par Luhmann demeure difficile, à tous égards. Les prémisses tant logiques qu'épistémologiques que sociologiques de l'approche sont fort complexes. Luhmann a voué à ces problématiques des efforts constants dont témoigne une partie importante de l'œuvre. Une synthèse impressionnante est accomplie dans le gros ouvrage *Die Wissenschaft der Gesellschaft* (1990) [*La science de la société*], lequel constitue une des étapes centrales du programme de sociologie générale développé à partir de 1989 sous la forme de monographies sociologiques de chacun des sous-systèmes sociaux³⁰.

Gesellschaftsstruktur und Semantik. On trouvera une discussion assez complète du sujet, ainsi que sa bibliographie au sein de l'œuvre luhmannienne, chez M. Göbel, J. F. K. Schmidt, "Inklusion/Exklusion: Karriere, Probleme und Differenzierungen eines systemtheoretischen Begriffs", in *Soziale Systeme: Zeitschrift für soziologische Theorie*, 4/1998/1, p. 87-118.

²⁸ Un chapitre est consacré à ce thème dans sa *Sociologie du droit* de 1970-71. Cf. *Rechtssoziologie*, Opladen (3e éd.) 1987 (Westdeutscher Verlag).

²⁹ Laquelle fonde l'impossibilité générale de faire usage ou de restaurer de tels modèles d'identification, et cela même pour les fondamentalismes les plus divers. En effet, dans l'espace de la société mondiale, les fondamentalismes doivent se concevoir et s'accepter - d'une manière ou d'une autre - dans toute la contingence de leur particularité. Cette contrainte inéchappable favorise de la part des fondamentalismes le recours à des figures, pour ainsi dire, prédestinariennes qui font de la contingence de la particularité une sorte de factualité (d'élection) inscrutable. Alors que pour les empires centraux (Chine, Egypte) l'évidence et la clôture du "nous" était pour ainsi dire géo-ontologique; que pour l'hellénité classique l'identité collective atteignait un niveau de réflexion strictement exclusif de tout ce qui n'en était pas capable; que pour les cultures religieuses dogmatiquement constituées autour d'une révélation et d'une foi exclusives (judaïsme, christianisme, islam), l'appartenance à la communauté était un donné brut qui, en dépit de traditions et des contenus communs, ne souffrait pas de conditionnements; un fondamentalisme moderne ne peut s'appuyer sur aucune de ces ressources ontologiques, géographiques, mentales ou doxiques de l'exclusivité. Il en est réduit à une affirmation absolument tranchée et sans aucun indice de plausibilité, de son élection.

³⁰ Il s'agit de *Die Wirtschaft der Gesellschaft* (L'économie de la société, 1988), *Die Wissenschaft der Gesellschaft* (La science de la société, 1990), *Das Recht der Gesellschaft* (Le droit de la société, 1993), *Kunst der Gesellschaft* (L'art de la société, 1995) *Die Gesellschaft der Gesellschaft* (La société de la société, 1997) toutes parues aux éditions Suhrkamp (Francfort). Le premier chapitre de *Die Religion der Gesellschaft* (La religion de la société) est paru dans *Soziale Systeme* 2/1996/3-34, l'ensemble de la monographie était, à la mort de Luhmann en novembre 1998, dans un état proche de l'achèvement..

Le dernière étude parmi celles que nous interrogeons (*Die Soziologie des Wissens: Probleme ihrer theoretischen Konstruktion* - La sociologie de la connaissance: Problèmes de sa construction théorique) est assez représentative du style théorique de Luhmann en matière d'épistémologie. En dépit du prolongement du style d'exposition légère et stimulante qui caractérise les autres contributions du même volume, et tout en évitant de creuser le détail des pièces théoriques mises en œuvre ici, Luhmann n'a pu, dans ce chapitre, aplanir parfaitement l'accès à sa pensée. En effet, nous nous situons ici au cœur de la théorie fondamentale qui nourrit les paradigmes systémistes - énumérés plus haut et - appliqués aux différentes régions de la communication sociale par Luhmann. L'étude se situe dans la perspective sans cesse évoquée de l'un à l'autre des différents chapitres de l'ouvrage: elle approfondit la pensée de l'inadéquation des schématismes épistémiques et épistémologiques classiques à la nouvelle situation théorique qui est la nôtre. Inadéquation déterminée comme nous l'avons vu par l'irrécupérabilité des paradigmes unifiants (hiérarchiques, centralisants, "utopiques"...) dont la désintégration a été obstinément niée par la modernité philosophique et sociologique, alors que sa désuétude se révélait de manière évidente dans les structures nées de la différenciation fonctionnelle. La science en général et les sciences sociales en particulier se sont refusé à prendre congé de ce que Luhmann appelle ici la "compréhension fondamentale représentationnelle" (*repräsentationales Grundverständnis* 160) imprégnant l'ensemble de leurs appareils conceptuels. En effet, elles continuent à poser le monde ou le corrélat objectif de leurs cognitions comme un "être" en soi indépendant, dont celles-ci ne sont que des représentations. Ce faisant, elles se mettent dans une situation où elles sont contraintes de dénoncer et de désamorcer toute contradiction, toute "paradoxe" qu'elles rencontrent à leurs fondements. Elles le font en recourant (à la manière de Russel, Whitehead et Tarski) à des théories de désimplification des niveaux d'énoncé et de classification hiérarchique des énoncés selon un ordre de complexité et d'englobement progressif. Ainsi, ce qui paraissait contradictoire, paradoxal et indécidable ne l'est plus et réintègre une espèce d'univocité qui garantit sa consistance.

Luhmann montre par contre le caractère paradoxal fondamental et irréductible de toute cognition, de même que de toute action (*Handlung*), et propose une épistémologie qui, pour lui, est essentiellement une sociologie de la connaissance acceptant la "paradoxe" à son fondement et vivant avec elle. Le programme d'une telle sociologie de la connaissance n'est d'ailleurs rien d'autre que cet apprentissage de la fin des certitudes, dans le sens où aucune cognition n'est plus capable de répondre d'elle-même en totalisant la légitimation tant de son contenu (ce qu'elle fait voir dans les choses) que celle de la distinction directrice et première qui lui permet de voir ce qu'elle voit. Aucune cognition n'est plus capable de se légitimer ultimement dans une fondation métaphysique, transcendentale ou eidétique à la manière des grands projets épistémologiques de la modernité. La situation postmétaphysique du savoir lui impose une circularité paradoxale à laquelle celui-ci doit s'ajuster. Ce constat est finalement le constat central de toute la sociologie de la science luhmannienne. L'effort impressionnant que Luhmann consacre à la description de la situation épistémologique qui est la nôtre est illustré, dans la diachronie, par l'ensemble des études de sémantique historique qu'il nous a livrées. Celles-ci constituent une tentative tout à fait passionnante de refonte de l'herméneutique traditionnelle des représentations époquales. Elles en élargissent la compréhension par l'intégration des conditions protologiques de leur signification.

Résumé: L'article est une présentation des études de sémantique historique qui constituent un genre et un corpus importants et peu connus dans l'œuvre luhmannienne. Le programme de cette sémantique est celui d'une saisie, dans la diachronie, des processus de différenciation fonctionnelle des sociétés modernes dès leur émergence. La thèse est celle d'un lien fondamental entre les évolutions sémantiques d'une part, et celles de la structure sociale de l'autre. L'article s'attarde sur les études les plus récentes pour donner une idée de la mise en œuvre du programme luhmannien. L'ensemble des angles de visions proposés (sur la nature, la politique, l'amour, la culture) convergent dans la figure d'une sociologie de la connaissance dont le constat central est celui du paradoxe d'une communication sociale sans référent en-dehors d'elle-même.

Abstract: The article is a presentation of the studies in historical semantics which represent an important and poorly known corpus in Luhmann's work. The programme of these semantics is to grasp, in their diachronical dimension, the processes of functional differentiation of modern societies since their emergence. The thesis is that semantical evolutions and evolutions of the social structure are closely tied. The article dwells upon the most recent studies to give an idea of the way Luhmann implements his semantical programme. All of the proposed angles of visions (upon nature, politics, love, culture) converge in the figure of a sociology of knowledge whose central statement is that of the paradoxical nature of a social communication which has no reference outside itself.

Zusammenfassung: Der Aufsatz präsentiert die Studien zur historischen Semantik, welche ein wichtiges und wenig bekanntes Genre und Textcorpus des luhmannschen Werkes darstellen. Das Programm dieser Semantik ist die diachronische Erfassung der Prozesse funktionaler Differenzierung in den emergenten Gesellschaften der Moderne. Die These ist die eines grundsätzlichen Verbindung zwischen semantischem Wandel einerseits, und sozialer Struktur andererseits. Der Artikel verweilt bei den jüngsten Studien, um einen Begriff von der Implementierung des luhmannschen Programms zu vermitteln. Die gebotenen Blickwinkel (über Natur, Politik, Liebe, Kultur) konvergieren insgesamt in der Figur einer Wissenssoziologie, deren zentrale Aussage die der Pradoxie einer jeder auswärtigen Referenz entbehrenden sozialen Kommunikation ist.

